

de la dérive néo-managériale dans le monde associatif alimente une critique « gestionnaire » qui mériterait d'être argumentée de façon plus serrée.

François Rousseau

Disponible sur Internet le 11 janvier 2014

<http://dx.doi.org/10.1016/j.soctra.2013.12.023>

Néolibéralisme et autogestion : l'expérience argentine, M. Quijoux. Éditions de l'IHEAL, Paris (2011). 282 p.

Le livre de Maxime Quijoux est consacré à l'étude du mouvement de récupération d'usines pendant la crise argentine du début des années 2000. Un certain nombre d'entreprises industrielles furent, en effet, transformées en coopératives ouvrières, en général après fermeture ou après la fuite des patrons. Ce thème bien connu en France de la récupération est traité sur un mode original, à partir de l'ethnographie de deux sites et sans se limiter aux aspects seulement politiques de la question.

Le cœur de l'enquête de M. Quijoux vise à comprendre pour quelles raisons et comment les ouvriers de deux usines assez traditionnelles, attachés à leur patron et à leur emploi, plutôt soumis et très peu politisés, en sont venus à reprendre en main leur usine. La première entreprise, les textiles Bruckman, est l'une des plus emblématiques du mouvement et a été l'objet de la curiosité de nombreux militants et journalistes. L'auteur s'y est rendu pendant plusieurs mois, presque tous les soirs à la fin du travail, pour discuter avec les ouvrières, gagner leur confiance et comprendre leur mode de participation au mouvement. Le deuxième site (Nueva Esperanza) est une petite usine de fabrication de ballons de baudruche en banlieue de Buenos Aires. Reçu plus froidement, M. Quijoux parviendra à s'y faire accepter en proposant d'aider aux tâches peu qualifiées en échange d'un peu de temps accordé pour des interviews. De cette manière, il parvient à comprendre ce qui se joue pour les ouvriers et les ouvrières sur les deux sites, en relevant notamment l'importance des formes de socialisation sur le long terme. Pour cela, il examine en détail les origines, le passé, les expériences, l'incorporation des normes du travail, le vécu d'une culture d'entreprise. On découvre ainsi des populations fragiles et malléables qui, selon des modalités spécifiques, ont fondé leur identité et ont structuré leur existence autour de la vie à l'usine et des exigences patronales. La discipline, la valeur du travail, le respect de l'autorité de l'entrepreneur ont été profondément intériorisés. Quand la situation économique s'est détériorée, les salariés ont été ébranlés. La fermeture des usines a été vécue dans le désarroi comme une forme d'abandon par le patron. Les différents sentiments d'appartenance au monde social créé par l'usine leur faisaient considérer la situation de sans-emploi comme inconcevable. Dès lors, récupérer l'usine n'a pas été une manière de prendre une revanche sur le patronat, mais plutôt une manière de conserver l'emploi.

M. Quijoux montre bien à quel point l'acte de récupération est nouveau et imprévu pour cette frange du salariat argentin. Cette audace n'a été possible qu'en raison de l'activisme politique d'éléments étrangers aux usines, dans un contexte politique et économique exceptionnel. Les ouvriers les moins prédisposés à ce type d'opérations peuvent donc y venir, mais cela suppose un accord entre les exigences de la socialisation préexistante et les circonstances. Si la récupération a été si difficile, c'est aussi à cause des conservatismes préalables. Les processus de récupération ont occasionné des tensions et des hésitations que l'auteur décrit très bien dans la partie centrale de son livre. La comparaison des deux sites permet cependant de constater qu'il n'y a pas un cheminement unique dans ce type de situation et que les décisions et les comportements s'improvisent parfois dans la douleur.

Dans la partie finale de l'ouvrage, l'auteur décrit la façon dont s'organise le travail en l'absence du patron ou des cadres dirigeants. C'est sans doute l'un des aspects les plus intéressants du livre. Rien en effet ne prépare les ouvriers à trouver les solutions aux problèmes de gestion courants : le personnel manque, la clientèle doit être reconstituée, les machines et les capitaux doivent être fournis et il faut préparer le futur par des investissements. Dans l'un des sites, l'égalité et la prise de décision collective sont imposées : système lourd mais légitimant. Dans l'autre, c'est le conseil d'administration, dirigé par un ancien cadre, qui prend l'essentiel des décisions. Dans les deux cas, l'égalité des salaires est décidée. Ces impératifs idéologiques ne vont pas sans créer des tensions : les ouvriers méritants ou anciens se sentent dévalorisés, les décisions d'investissement sont contestées, on cherche des boucs émissaires. Et puis les bénéficiaires se font attendre ; on travaille beaucoup pour pas grand-chose et les salariés doivent consentir à leur « auto-exploitation ». Face à tous ces problèmes, une partie du personnel se réfugie dans le zèle au travail qui entre en résonance avec les pratiques anciennes, rassure, rétablit la dignité.

L'étude que nous propose M. Quijoux constitue une plongée en profondeur dans le monde des petites usines argentines. C'est sur la base de cette connaissance intime qu'il nous propose une vision originale du phénomène de la récupération. On voit dans cet ouvrage des ouvriers qui n'agissent pas en fonction de grands impératifs politiques mais tissent collectivement, et dans le déchirement parfois, une solution au grand drame de leur vie professionnelle — la fermeture de leur usine. La dimension culturelle du travail est mise en avant par l'auteur au détriment des aspects politiques du phénomène. Bien sûr, le lecteur perd en hauteur de vue ce qu'il gagne en finesse de grain dans la description. On ne trouvera donc pas un tableau complet de la situation économique et industrielle de l'Argentine, ni une théorie de la récupération d'usine. Mais l'ouvrage propose une version convaincante d'un phénomène difficile à comprendre de l'extérieur. En même temps, il soutient une méthode : partir des acteurs, de leurs parcours, de la signification qu'ils investissent dans leur vie au travail. Chaque cas est spécifique, notamment par les liens qui se sont tissés entre les patrons et les salariés et l'impact de la crise sur ces mêmes salariés. L'originalité de la thèse et la précision des données ethnographiques feront probablement du livre de M. Quijoux un texte indispensable à tout débat sur la question de l'autogestion ouvrière.

Christophe Brochier

Université Paris 8, 2, rue de la Liberté, 93526 Saint-Denis cedex 02, France

Adresse e-mail : chrisbrochier@yahoo.com

Disponible sur Internet le 20 janvier 2014

<http://dx.doi.org/10.1016/j.socotra.2013.12.018>

Le temps fractionné. Multiactivité et création de soi, P. Cingolani. Armand Colin, Paris (2012). 224 p.

Il n'est pas rare que la modernité soit analysée au travers des transformations de l'expérience du temps, ne serait-ce que pour montrer que celle-ci est construite socialement¹. Ainsi récemment, Harmut Rosa a fait de l'accélération du temps une expérience majeure de la modernité². Patrick Cingolani opère ici un pas de côté, offrant une analyse complémentaire sur le sujet, réalisée à partir de nombreuses recherches menées ou coordonnées par lui. En effet, il ne décrit pas tant une accélération du temps qu'un enchevêtrement des différentes activités, qui « éclate » l'expérience temporelle de l'individu moderne et affecte sa construction identitaire.

¹ N. Elias, 1984. *Du temps*. Fayard, Paris.

² H. Rosa, 2010. *Accélération : une critique sociale du temps*. La Découverte, Paris.